

Les traditions populaires et la pensée philosophique

par M. PAUL MINNAERT.

A diverses reprises déjà j'ai développé cette idée que sous la pensée et la tradition d'école vit une masse chaotique de croyances et de superstitions. Les premières s'amplifient et se coordonnent sans l'action des penseurs spécialement éduqués à cette fin, la seconde se transforme beaucoup plus lentement et recueille de nombreux débris des systèmes disparus. Les efforts savants se perpétuent pendant quelques siècles, ont leur apogée, déclinent et s'effondrent ; alors les penseurs reprennent un contact plus étroit avec la tradition populaire, en ramassent de nombreux matériaux, les organisent avec un esprit nouveau et puis s'en détachent progressivement. Telle est la voie que suit la pensée collective et que nous avons notée dans divers domaines. Aujourd'hui je voudrais rechercher si cette règle se vérifie pour la philosophie, ce domaine qui, au premier abord, semble devoir se placer aux antipodes de la croyance populaire puisqu'il est exclusivement l'activité de certains cerveaux spécialisés dans les recherches les plus abstraites.

Il serait fastidieux, je pense, de parcourir tout le champ de l'histoire de la philosophie, et, pour nous limiter, nous concentrerons notre attention sur la philosophie grecque et sur celle du moyen-âge. Nous avons d'ailleurs pour celles-ci une documentation plus précise que pour la pensée chinoise et hindoue, p. ex.

Nous croyons que les débuts de la philosophie ont leurs racines dans la croyance populaire, qu'elles en acceptent les données et la méthode logique.

Comme vous le savez, la philosophie grecque naquit en Ionie, qui était au carrefour des grandes civilisations de l'époque : chaldéenne, phénicienne, égyptienne et grecque ; le fondateur Thalès, avait probablement puisé à ces sources diverses.

Il chërcha le principe des choses et crut le trouver dans l'eau, idée apparentée aux cosmogonies traditionnelles de l'Égypte et de la Chaldée ; et une fois que cette idée eut été formulée elle fut critiquée et, à la solution peu satisfaisante, succédèrent d'autres théories qui, comme celle d'Anaximène, prenait l'air comme élément primordial ou celle d'Héraclite qui y substituait le feu. Anaximandre adopta une matière inanimée et Pythagore le nombre.

L'impulsion était donnée.

Mais avant d'aller plus loin, il convient de rappeler, qu'en Grèce

même, il y avait tout un ensemble de traditions populaires dont Hésiode nous a conservé le résumé sec et pauvre. Mais tel quel, il est une indication précieuse, car il montre que le peuple grec, longtemps avant les philosophes, pensait et spéculait. Hésiode aussi nous parle de l'origine des choses et postule un état primordial, le chaos, qui, pour lui, est encore quelque chose d'animé et de fécond par lui-même et qui rappelle d'assez près les conceptions similaires des Chaldéens, des Juifs et des Scandinaves. C'est l'extension sans limites de l'espace qui sépare le ciel et la terre.

Et cette idée se conserva dans la pensée hellène : on la retrouve encore dans Anaxagore et dans Platon.

La lutte expresse contre la pensée populaire fut déclanchée par Héraclite, ce contempteur de la populace, comme on l'a appelé. Il se montra également hostile, dit M. Gomperz, à tous les objets de la croyance populaire : à l'adoration des images, qui équivaut, selon lui, à bavarder avec des murailles, aux sacrifices expiatoires, qui remplacent une souillure par une autre, comme si celui qui s'est vautré dans la boue voulait se purifier par la boue, aux infâmes pratiques du culte de Dionysos aussi bien qu'aux cérémonies sacrilèges des mystères.

Héraclite, descendant des rois d'Ephèse et élevé à l'ombre d'un sanctuaire, était altier au possible et plein de confiance en lui-même, mais ce fut, réellement, un esprit spéculatif dont l'œuvre nous charme.

Héraclite défenseur fougueux du principe d'autorité, jeta le premier les bases de la notion de loi, mais la loi pour lui n'est pas une simple régularité ; la loi physique comme la loi humaine est basée sur la contrainte et il écrivit cette phrase caractéristique. « Le soleil ne dépassera pas les mesures : sinon les Erinyes, vengeresses du droit, sauraient bien l'atteindre », idée qui se retrouve presque telle quelle en Amérique, notamment en Californie.

Malgré tout, le point de départ d'Héraclite est une conception très traditionnaliste et presque populaire.

A l'époque même où vécut Héraclite, un penseur d'un tout autre caractère parcourait les provinces de la Grèce. C'était un vieux ménestrel qui marchait d'un pas alerte, suivi d'un esclave qui portait sa guitare et son maigre bagage. On l'appelait Xénophane. Il racontait sur les marchés et les places publiques des histoires légendaires qu'il avait inventées lui-même ou qu'il avait recueillies ailleurs ; son salaire était un pauvre repas. Jeune, il avait combattu contre les Perses et, ceux-ci ayant été victorieux, il avait refusé de se soumettre au joug et avait émigré vers l'Italie Élée.

Il voyagea par tout le monde grec, et surtout il en fréquenta les régions les plus lointaines. Il observa les usages et les croyances, en nota les divergences sans nombre et en tira des conclusions.

Ce pauvre rapsode, artiste et poète, plus que tout autre renversa par ses observations personnelles et sa critique aigüe les croyances tradition-

nelles de son peuple. Il attaquait les unes après les autres les idoles chères au génie hellénique, aussi bien l'adoration des célestes et radieux modèles des hommes, que le culte de la force et de la beauté.

Au cours de ses voyages et de ses enquêtes, il avait vu que les créations religieuses étaient aussi contradictoires que variées et se détruisaient les unes les autres. Il fut le créateur de la méthode comparative et critique et à ce point de vue, les folkloristes ont envers lui une dette sacrée. Mais il ne fut pas destructeur : le dieu des mythologies traditionnelles étant sans valeur pour lui, il reporta son idéal dans une abstraction plus lointaine. Son Dieu domine tout par la force de son esprit ; tout entier il voit, tout entier il entend, tout entier il pense. Xénophane rejette tout anthropomorphisme. Et permettez-moi de vous citer une phrase de M. Gomperz, le savant historien de la philosophie grecque : Sous les murs du temple qu'il a détruit, il rencontre un sanctuaire plus ancien. En abattant la couche religieuse la plus récente, c'est à dire la couche anthropomorphique, qui est propre à la Grèce et qui a trouvé son expression dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode, il a mis au jour la couche primitive, commune à toute la race aryenne, celle de la religion de la nature qui s'était conservée presque intacte chez les Hindous et surtout chez les Perses. — C'est que Xénophane avait repris un contact intime avec la pensée populaire, faite de panthéisme, et il l'avait amplifiée et coordonnée avec génie. C'est ce sentiment panthéistique que nous trouvons déjà dans les conceptions de beaucoup de peuples, c'est le *mana* des Mélanésiens l'*orenda* des Peaux Rouges et les *huaca* des Péruviens, qui exprime la force mystérieuse qui anime toutes choses ayant un aspect qui sort de l'ordinaire.

Vers la même époque apparaît dans la Grande Grèce, en Sicile, un autre personnage au moins aussi remarquable qu'Héraclite ou que Xénophane. Il ne se donnait plus pour un homme mais pour un dieu immortel. Vêtu de pourpre bordée d'or et la tête couronnée de lauriers, il parcourait les campagnes de Sicile, entouré de milliers d'adorateurs. Il prédisait l'avenir et guérissait les maladies. Il prétendait commander au soleil, au vent et aux orages. Et, en effet, il était savant et habile et pratiquait la magie.

C'est par lui que pénétra, dans la pensée philosophique, la théorie des quatre éléments qui régna pendant des siècles, par le fait surtout qu'Aristote l'adopta. Ici encore c'est un emprunt à la science populaire. On la trouve en Egypte, en Chine, dans l'Inde et dans la Perse ancienne et aussi, comme le remarque M. Gomperz dans le folklore grec avant Empédocle.

Mais ce qui rapproche davantage encore la pensée d'Empédocle de la conception populaire, c'est lorsque jusqu'à un certain point il anime ces éléments et Aristote dit même qu'il en faisait des dieux. Cependant pour être juste envers Empédocle, il convient d'admettre que le philosophe a employé ici une expression mythologique, comme M. Zeller l'a très bien noté.

Et pourtant Empédocle avait conservé une forte tendance à l'anthropomorphisme et le plus bel exemple en est lorsqu'il appelle les forces primordiales de la nature, l'Amour et la Haine, l'amour étant la cause de l'union des éléments, la haine la cause de leur séparation.

Malgré le génie incontestable d'Empédocle qui lui a fait entrevoir quelquefois les grandes hypothèses scientifiques contemporaines, nous le voyons à tout moment reprendre contact avec les explications populaires : ainsi, pour lui, les monstruosité et la stérilité des mules, la ressemblance des jeunes avec leurs procréateurs sont dues à ce que la mère a regardé pendant la grossesse. Inutile de vous rappeler l'existence dans le monde entier de la croyance, justifiée ou non, du rôle des envies sur la conformation des enfants.

Je pourrais citer encore d'autres exemples dans l'œuvre d'Empédocle, notamment en ce qui concerne sa conception de l'âme, mais je crois que notre but est atteint et que nous pouvons affirmer que dans la philosophie grecque, les problèmes métaphysiques ont leur source dans la tradition populaire. A ce moment la logique populaire, celle de l'analogie a-t-elle été abandonnée ? Nullement, et je pourrais en citer des exemples nombreux.

Les plus anciennes cosmogonies se contentaient d'expliquer la formation du monde en partant d'une matière homogène. Mais, par la suite, on élargit le problème et on chercha à donner un sens à l'évolution universelle. Une première analogie fut la naissance et la mort, commencement et fin. Une seconde, qui eut plus d'attraits pour les penseurs grecs, admettait en quelque sorte un mouvement circulaire sans commencement ni fin ; mais, ce qui les porta à adopter cette solution, ce ne fut pas tant une logique appliquée à la suite des événements, que l'analogie avec tant d'autres faits naturels : le renouveau annuel de la vie végétale, le cycle des saisons, l'apparition régulière de certains astres, etc.

C'était le début de la fameuse théorie du Retour Eternel, chère à Blanqui, à Nietzsche et à Gustave Lebon.

La cosmogonie de l'œuf est une simple analogie avec la naissance des êtres vivants. L'œuf d'argent, origine du monde se trouve dans les cosmogonies orphiques. Ce mythe se retrouve aussi chez les Perses et les Hindous, les Phéniciens, les Babyloniens et Egyptiens, les Lettons, les Finnois, les Péruviens et les habitants des îles Sandwich.

Voici une analogie plus marquante encore, que nous devons à Anaximandre. Comment l'homme, à ses tout premiers débuts, dépourvu d'aide a-t-il pu conserver l'existence ? Je ne voudrais pas que vous puissiez croire que je déforme les faits pour les adapter au point de vue folklorique et c'est pourquoi je laisse parler autant que possible les historiens de la philosophie.

Donc pour expliquer le fait Anaximandre se mit à la recherche d'une analogie et il trouva celle-ci dans la croyance populaire : les requins, disait-on,

avaient leurs petits, aussitôt les œufs éclos ; ils les rejettent ensuite, et répètent cette opération aussi longtemps que le jeune animal n'a pas acquis la force nécessaire pour continuer à vivre de lui-même. D'une manière analogue, les ancêtres du genre humain auraient pris naissance dans l'intérieur du corps de poissons et ne les auraient quittés qu'une fois mûrs pour la vie.

Passons à l'époque de splendeur de la philosophie grecque. Certes nous sommes loin de la pensée populaire lorsque nous lisons les œuvres de Platon, d'Aristote, d'Épicure et de Plotin.

Et cependant j'ai dit dans une étude précédente l'origine folklorique de la fameuse théorie des Idées de Platon, théorie qui se continua dans la philosophie postérieure, sous le nom d'universaux.

Tout au début de notre ère écrivit le célèbre philosophe juif Philon, qui tenta d'unifier en une seule doctrine les livres sacrés d'Israël et la philosophie grecque.

Il reprit la théorie des Idées de Platon ; ce sont pour lui les forces par lesquelles Dieu agit dans le monde, ce sont ses serviteurs et ses représentants, ses envoyés, en un mot les intermédiaires entre Dieu et le monde.

Ce sont des esprits purs que les Grecs ont appelés *démons* et les hébreux *anges* et c'est en ce sens que les hommes les invoquent. La force qui les unit est le Logos, concept qui eut une si grande influence dans la philosophie subséquente.

L'enseignement de Philon exerça très vraisemblablement une influence marquée sur l'école d'Alexandrie, et notamment sur Plotin, le génie de l'école.

Ce qui nous intéresse surtout dans son œuvre c'est l'importance qu'il accorde à la magie, qui comme je vous l'ai dit antérieurement, a ses origines lointaines dans le chamanisme. Cette croyance si généralement répandue parmi les peuples primitifs. Les relations entre l'âme et le monde sont pour lui du domaine de la magie sympathique : l'amour et la haine, les sentiments, les désirs, l'amour sexuel, l'amour paternel, tout est du domaine de la sorcellerie. La nature, chez lui, se confond avec la magie, tout se base sur la sympathie entre les êtres et les choses. Il admet et soutient la divination et l'astrologie. C'était d'ailleurs l'idée admise par tous, à cette époque, et elle pénétra progressivement dans la science. Plotin traita ces matières avec une large pensée philosophique, mais cela n'empêche qu'il y avait là une déchirure redoutable dans la pensée de la Grèce.

Nous assisterons à la décadence de celle-ci.

Porphyre, le principal élève de Plotin se rapproche davantage de la foi populaire, mais cependant il fit un réel effort de critique. La démonologie est une partie importante de son œuvre. Et Porphyre a beaucoup de

choses à nous raconter des deux catégories de démons, bons ou mauvais. Certains surveillent une espèce animale, d'autres les fruits, d'autres l'orage, d'autres s'occupent de musique, de gymnastique ou de médecine, d'autres protègent les individus, les cités ou les pays. Voilà pour les bons, mais le rôle des mauvais est plus étendu et plus complexe encore et il emprunte tout cela plus au folklore juif qu'au folklore payen.

Il croit à la divination, car ce sont les bons démons qui, selon lui, informent les hommes, et agissent dans le corps des animaux.

Il croit à la magie et il admet même que l'on subjugué les esprits et qu'on peut les forcer d'apparaître.

Et cependant Porphyre était encore un esprit profondément religieux.

Son disciple Jamblique, tomba complètement dans le domaine de la thaumaturgie, au grand détriment de la faculté de penser. C'est un véritable collectionneur de traditions anciennes et orientales et cela sans critique.

Et son école continua dans cette voie ; nous en avons un beau témoignage dans le *Livre des Mystères*, que l'on a attribué à tort à Jamblique. Enfin le dernier représentant notable de l'Ecole, Proclus, malgré ses qualités de penseur, reprit la démonologie de Jamblique et resta en contact intime avec les superstitions populaires.

Nous avons vu la pensée grecque sortir de la tradition populaire, s'élever péniblement au-dessus d'elle, former une admirable école de penseurs fortement dégagés de toute superstition et soumettant les problèmes à une forte critique, puis le retour commence vers la foi populaire et la philosophie dégénère en une collection de superstitions grossières, faite sans critique.

Une vague a passé. Une autre va naître, qui, malgré sa grande pureté morale et son élévation religieuse, prendra un nouvel appui dans ce monde désordonné de traditions et de superstitions, ce fond quasi immobile de la pensée humaine.

Le christianisme naquit en Galilée, cette région très provinciale de la Palestine ; les Apôtres, gens sans culture et sans instruction étaient du peuple et en partageaient les croyances ; les *Evangelies* reconnus ou apocryphes, contiennent un amas de croyances et de légendes populaires dont, pour beaucoup, les thèmes sont connus.

La spéculation métaphysique aux débuts du christianisme était de bien peu d'importance ; et, par contre, l'aversion contre la science grecque était intense ; l'effort se tournait vers l'apologie de la foi chrétienne et la controverse contre la paganisme, le gnosticisme et les hérésies successives.

Les Pères de l'Eglise avaient comme sources les livres de l'Ancien Testament (dont certains apocryphes), les *Evangelies*, la tradition orale ainsi que quelques documents apocryphes du Nouveau Testament.

La crédulité était sans limites et je ne citerai que peu d'exemples. En voici un que j'emprunte à Grégoire de Tours l'un des hommes les plus cultivés de son époque :

Désire-t-on, dit-il, emporter du tombeau de St Pierre quelques reliques, on y jette un morceau d'étoffe que l'on a d'abord pesé ; ensuite, dans les veilles et les jeunes, on prie avec ardeur pour que la vertu apostolique daigne exaucer les désirs. Chose admirable ! si la foi de celui qui agit ainsi est suffisante, l'étoffe qu'on retire du tombeau se trouve si remplie de vertu divine qu'elle pèse beaucoup plus qu'auparavant.

Le pape Grégoire le Grand raconte dans ses dialogues, dont le retentissement fut considérable, une série d'histoires merveilleuses où les saints, les démons et les magiciens accomplissent les actions les plus étonnantes et les plus sangrenues.

Au IV^e siècle la vie intellectuelle se réfugie dans les couvents et s'y subordonne à la vie religieuse. Là commence une évolution intellectuelle qui, à nouveau, se dégage de plus en plus de la croyance populaire, et qui, en luttant contre les hérésies, se précise et se fixe ; mais tout y est subordonné à la vie religieuse.

Au V^e siècle Claudien Mamert et Boèce tentèrent d'introduire dans cette pensée quelques éléments de la philosophie classique. Mais après eux il n'y a plus que quelques compilateurs assez insignifiants ainsi que des commentateurs de la Génèse, des Evangiles, des Epîtres et des écrits de St-Augustin. La méthode intellectuelle surtout faisait défaut.

Il faut en arriver à Scot Erigène, au IX^e siècle pour retrouver un effort nouveau. Le savant irlandais revient à la pensée de Plotin surtout par l'œuvre du pseudo Denys l'Aréopagite, mais en la mêlant toutefois aux écrits des Pères apostoliques.

C'est surtout au XI^e siècle que le renouveau se dessine. C'est à ce moment que renaît la théorie de la connaissance et notamment la question des universaux, dérivant de la théorie des idées de Platon. Bérenger de Tours abandonne parfois les autorités sacrées et recourt à la dialectique. Enfin St Anselme fait un magnifique effort pour concilier la foi et la raison et retrouver quelque chose de la dialectique platonicienne. Nous atteignons un nouveau sommet.

En résumé jusque là la métaphysique chrétienne s'était basée sur la Bible bourrée de folklore religieux juif et elle prenait comme fondement scientifique les écrits de Plin l'Ancien, vrai recueil de folklore classique.

Tout autre chose chez les grands penseurs de l'époque de splendeur ; les problèmes métaphysiques se discutent avec une dialectique serrée, que ce soient des philosophes à tendance nominaliste comme Anselme ou Roscelin, que ce soient les promoteurs de la théologie philosophique de l'école de Chartres qui font les plus grands efforts pour étendre l'horizon

intellectuel, que ce soit l'admirable et large mysticisme des Victorins, que ce soit la dialectique assez peu orthodoxe d'Abélard et tendant au réalisme, on sent naître ici une vie nouvelle plus large et plus libre, qui donna naissance aux conflits aigus du XIII^e siècle. C'est à ce moment que la pensée chrétienne vint en contact avec la pensée arabe et que des hellénistes comme Henri de Brabant, Guillaume de Moerbeke, Robert Grossetête, Bartholomée de Messines, traduisent une grande partie des œuvres d'Aristote. C'était un ferment nouveau et intense, et il a fallu des hommes d'un réel génie comme Albert le Grand et S^t Thomas pour tenter, non sans succès, la réadaptation de la pensée chrétienne.

Enfin au XIII^e et au XIV^e siècle toute cette construction s'effondre, momentanément tout au moins, sous les coups des nominalistes qui déclarent fictives toutes les réalités métaphysiques qu'on croyait avoir découvertes et les penseurs de cette époque redeviennent des commentateurs sans originalité.

Une nouvelle vague a passé.

Puis apparaît une véritable pullulation d'idées et de tendances.

D'abord la mystique allemande et flamande du XIV^e siècle avec Eckhart, Tauler, Suzo et Ruysbroeck, très apparentée au peuple, d'abord par le langage, puis par l'abandon de la dialectique d'école, un nouvel effort vers la compréhension des Grecs, dû à l'influence et à l'apport arabe, et aussi cette idée que la foi est indépendante de la connaissance rationnelle, qu'elle est un don de Dieu, idée qui est à la base de la Réforme.

Au XV^e siècle, Pic de la Mirandole introduit la Cabale qui exerça une grande influence.

Mais un des faits les plus importants de la pensée humaine, fut la création d'une science d'observation, dont les connaissances positives furent lentement acquises par des praticiens, éleveurs, horticulteurs, chasseurs, alchimistes et médecins. Et ce mouvement s'allia à la philosophie du franciscain Guillaume d'Occam qui rejeta les constructions de la scolastique au profit de l'expérience sensible et de l'esprit scientifique. C'est cet effort là qui au XVIII^e siècle fit la rupture avec l'ancienne métaphysique par la philosophie expérimentale, anglaise et française.

Nous avons vu trois vagues successives s'élever sur la pensée et la tradition populaire. Entre la première et la seconde il y a une rupture presque totale, une disparition complète de la spéculation savante, au profit de la théologie ; entre la seconde et la troisième la dépression fut peut-être moins profonde, mais elle fut intense cependant. Toutes trois partent en grande partie de la pensée populaire et nous avons vu la première s'y résorber presque complètement, nous avons vu la seconde sourdement menée par la pensée pratique et plébéienne et lui céder la place.

Peut-être est-il légitime de tirer de ce qui précède quelques déductions théoriques. Le folkloriste sait que les grands problèmes philosophiques sont des développements et des mises au point progressives d'idées qui sont nées et qui se sont transmises dans le cerveau inculte des couches populaires. Il en cherchera la genèse.

Au lieu de rejeter ou d'admettre par la simple logique de son époque ou plus encore par sentiment, telle ou telle solution d'un problème métaphysique, il en suivra toute la filiation, souvent bien confuse, et en retrouvera les racines étranges et la psychologie plus étrange encore. Il étudiera celle-ci en fonction de la psychologie actuelle des couches incultes qui ont conservé, dans son ensemble, la vie mentale des peuples primitifs envers laquelle les novateurs de toute époque ont tant d'obligations.

En d'autres termes, pour comprendre un concept, il cherchera à établir son évolution et son développement, essaiera de comprendre non seulement en quoi il est conforme à notre savoir momentané, mais ce qu'il a de profondément humain.

Le folkloriste sait que les grandes vagues de culture ont repris à leur compte ces racines primordiales et les ont adaptées à leur conception générale et, en ce faisant, il voit que les théories les plus abstraites et souvent les plus scientifiques ont conservé des éléments nombreux de leurs premiers composants et surtout de la psychologie archaïque qui les a engendrés.

Le folkloriste quand il emploie cette méthode est non un négateur, mais il adopte un point de vue critique et relativiste très avancé. Et il en arrive à conclure à la relativité de la vérité elle-même ; il voit qu'elle n'a rien d'absolu puisque le criterium lui-même change de l'une à l'autre période, de l'un à l'autre milieu de culture.

Il ne nie pas la valeur pratique de la croyance et de la logique populaire et quand il ramène une idée à un phénomène folklorique, cela ne signifie nullement qu'il la rejette comme une erreur ou comme un préjugé, mais il dit simplement qu'elle est du domaine de la logique populaire. Il sait par expérience que tel fait réputé faux par la science dogmatique parce qu'il est du cadre du folklore, est adopté parfois par une science plus évoluée comme une innovation et un progrès.